

L'ÂNE ET LE RENARD

et autres contes francophones d'Algérie

Ces contes sont tirés du site : www.conte-moi.net. Tous les droits de propriété intellectuelle sur ces contes appartiennent à l'association DECI-DELA (DECI-DELA 2010).

Maquette et mise en page :

Abir Saleh Salem

Couverture :

Moussa Ali Miguil

Sélection des contes, relecture, validation et suivi :

Groupe de Travail sur la Promotion du Livre

Coordination graphique :

Chehem Abdallah Hassan

© CRIPEN, Juillet 2014

Sommaire

1. Dhiab le nomade page 6
2. L'âne et le renard page 10
3. L'astucieuse fille du paysan page 14
4. L'enfant serpent page 18
5. L'homme qui épousa une ogresse page 22
6. La gazelle d'or page 26
7. Le lion et le renard cordonnier..... page 32
8. Le roi tisserand page 36
9. Peau de vachette page 40
10. Vréroche page 44

L'ÂNE ET LE RENARD

et autres contes francophones d'Algérie



Dhiab le nomade

Dans la tribu nomade des Bnou Hillal, le jeune Dhiab, fils du chef Ghanem, était le meilleur des bergers. Rusé, grand cavalier, il maniait le sabre, parlait aux plantes et interrogeait le sable.

Un jour, avant de changer de campement, les sages de la tribu désignèrent un groupe de jeunes garçons pour repérer les terres de leur nouvelle destination. C'était une épreuve d'initiation. Fiers d'entrer ainsi dans le cercle étroit des initiés, ils enfourchèrent leurs chevaux et galopèrent à bride abattue. Quelques jours après, ils revinrent fourbus de fatigue. Pressés de se reposer, ils entravèrent leurs montures en aval de la réunion des sages qui les attendaient. Seul parmi eux, Dhiab prit la peine d'entraver sa jument en amont et fit les salutations d'usage avant de rejoindre la tente de ses parents.

Un peu plus tard, les jeunes se présentèrent dignement devant leurs aînés qui les interrogèrent.

- Alors, ce voyage ? Qu'en avez-vous retenu ?
- Rien de bien particulier ! répondirent les jeunes nomades.

Ghanem regarda son fils et insista :

- Et toi Dhiab ? As-tu quelque chose à ajouter ?

Et à Dhiab d'expliquer :

- Nous n'avons effectivement pas vu âme qui vive mais la terre que nous avons repérée, venait d'être traversée par une longue caravane. Une caravane qui comptait un dromadaire borgne, un dromadaire sans queue, un homme gaucher, une femme enceinte et une chienne qui venait d'avoir une portée.

Les anciens, qui savaient la marque de la lignée, tendirent leurs oreilles afin de n'en rien rater :

- Comment peux-tu être si précis, alors qu'il n'y avait pas âme qui vive ?

Et Dhiab, inclinant légèrement la tête vers le bas en signe de respect, continua :

- Les traces de la caravane sur le sol étaient visibles. Quant au reste, voici mes observations. Le dromadaire était borgne car sur le bord de la route, l'herbe n'était broutée que d'un seul côté. Preuve que l'animal ne voit que d'un œil. L'autre dromadaire était sans queue car il était le seul à avoir les crottes alignées. Preuve qu'il ne pouvait les disperser en agitant la queue.

- Et l'homme gaucher ? Et la femme enceinte ? insista un homme de l'assemblée.

- Le sable parle ! Comme vous le savez, les nomades ne se séparent jamais de leurs bâtons, prêts à se battre en cas de danger. L'un d'entre eux qui suivait à pieds, portait constamment le sien de la main gauche. Quant à la femme enceinte, ses pas sur le sable montraient qu'en marchant, elle appuyait beaucoup plus sur les talons. Seule une femme alourdie par sa grossesse marche ainsi.

- Et comment as-tu deviné que la chienne de cette tribu venait d'avoir des petits ?

- La chienne qui suivait, marchait par moment sur ses pattes arrières seulement, preuve qu'elle s'agrippait à une bête sur laquelle était posée sa portée. Cela chez les chiens nous l'avons tous constaté.

Les sages, qui étaient en admiration, posèrent une dernière question :

- Dis-nous pourquoi, en arrivant, contrairement aux autres garçons, tu as attaché ton cheval en amont ?

- J'ai senti la direction du vent. En aval, l'odeur du crottin

de mon cheval risquait de vous incommoder, vous, l'honorable assemblée, conclut enfin Dhiab qui fit, une fois de plus, l'admiration des siens.

Tous les sages tournèrent leurs regards vers Ghanem son père, qui dit avec fierté : « C'est ainsi ! Pour saisir ce qui est hors de portée, le héros hillalien possède sa main, son sabre, mais également le bord de ses cils ! »

De nos jours encore, les récits des élégantes hardiesses de Dhiab enchantent petits et grands.



L'âne et le renard

Un jour, la fermière dépêcha l'âne pour porter deux agneaux jusqu'au pâturage sur la colline où les bergers les attendaient. Sachant que Renard Dhib serait aux aguets, la fermière multiplia les recommandations et l'âne promit d'être prudent. Justement, il trouva sur son chemin Dhib le rusé, étalé sur le dos et gémissant : « Aïe ! Aïe ! »

L'âne, généreux et pacifique, lui demanda :

- Que t'arrive-t-il ?
- J'ai la patte brisée ! Aïe ! Pitié, porte-moi !
- Impossible ! Je transporte des agneaux et je sais que c'est là ton repas préféré.
- Je te promets de ne pas y toucher mais ne me laisse pas ainsi à la merci des bergers.

L'âne eut finalement pitié et l'invita à grimper sur son dos. A peine quelques mètres, et Dhib dévora le premier agneau. Il jeta ses os au loin. Le bruit attira l'attention de l'âne qui s'en inquiéta :

- Mais ? Qu'est-ce que j'entends là ?
- Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! Ce sont les bergers qui se lancent des cailloux d'une colline à une autre.

Puis il dévora le deuxième agneau et jeta ses os.

- Mais ? Quel est donc ce bruit ?
- Ce n'est rien te dis-je ! Ce sont les bergers qui se lancent des cailloux d'une colline à une autre, continua le traître avant de bondir d'un coup et de détalé dans la campagne.

Pauvre âne ! Il comprit trop tard qu'il venait d'être dupé et dut affronter les bergers qui l'attendaient. Mécontents d'avoir perdu deux agneaux, ces derniers le rouèrent de coups. Et à

chaque coup, l'âne jurait de se venger.

Le temps passa et l'hiver s'annonça particulièrement rude. La nourriture se raréfia et les animaux avaient faim. L'âne qui n'avait oublié ni la duperie, ni la bastonnade des bergers, un jour de grande disette et de grand gel, s'étala et fit le mort devant la porte du renard. En sortant la première, la renarde le découvrit. Elle revint vite sur ses pas et réveilla son mari :
- Lève-toi, le ciel nous comble. L'âne est mort devant notre porte.

Dhib sauta de son lit et se purlécha les babines :

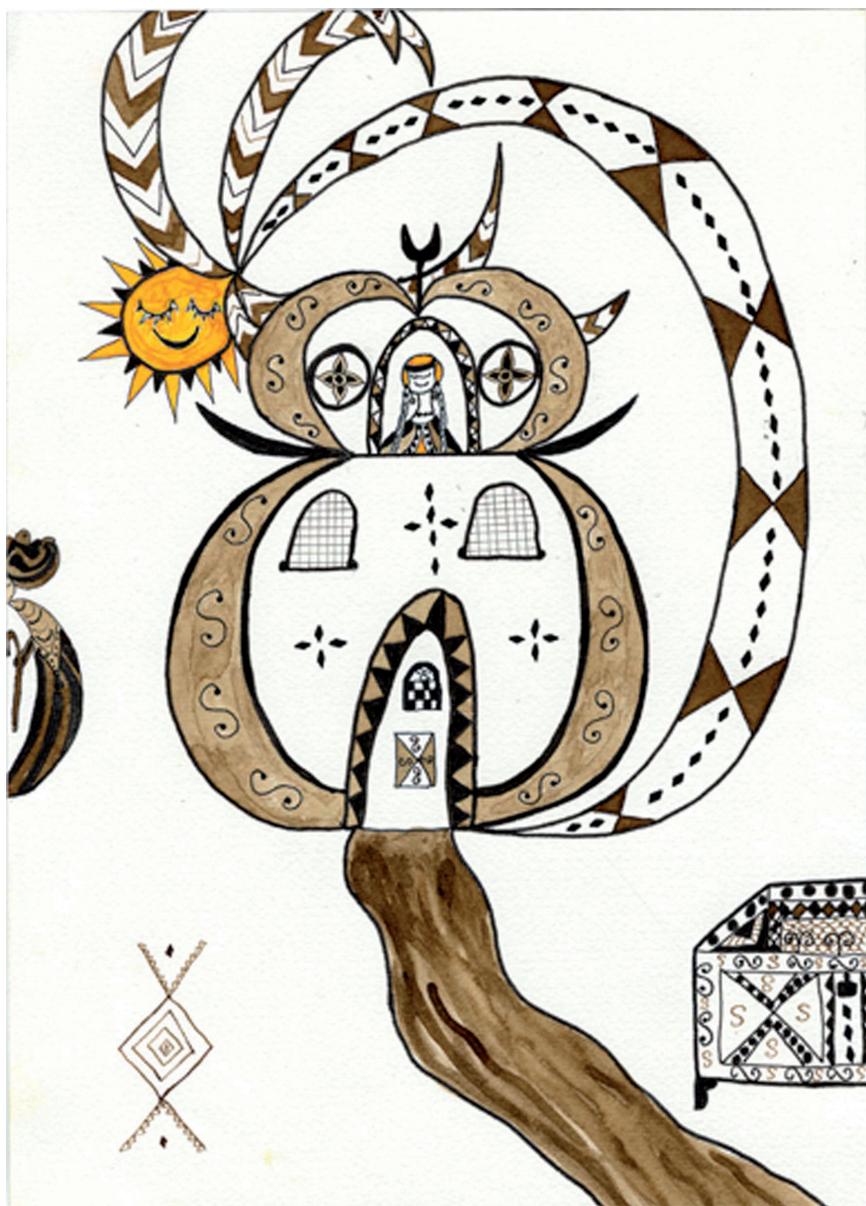
- Quelle manne ! De la viande fraîche ! Ma femme, vraiment tu ne m'annonces que de bonnes nouvelles ! Tu es mon porte bonheur. Mais comment l'introduire dans la maison pour le découper ?

L'idée surgit de l'esprit de la renarde :

- Je vais attacher ta queue à la sienne et tu n'auras plus qu'à le tirer tout doucement.

Le renard acquiesça. Mais une fois les deux queues bien liées ensemble, contre toute attente, l'âne se releva d'un bon et fila à toute vitesse emportant son ennemi derrière lui. Trainé sur le sol gelé et caillouteux Dhib hurlait, implorait le pardon mais l'âne continua sa course. Il le promena longtemps afin que chacun puisse en rire. Puis il l'abandonna écorché vif sur le chemin tout en lui lançant :

- N'oublie jamais : L'âne est endurant, mais il ne peut supporter plus que de raison !



L'astucieuse fille du paysan

Pour se trouver un vizir, un grand sultan posa une énigme à ses sujets :

- C'est un arbre qui possède douze branches ; chacune des branches comporte trente feuilles et chacune des feuilles renferme cinq graines ! Sera mon vizir celui qui, dès demain, me rapportera la réponse. Il arrivera au palais nu et habillé à la fois ; transporté et marchant à la fois.

Parmi les hommes se trouvait un paysan ambitieux. Il courut consulter sa fille qu'il savait intelligente. Sans hésiter, elle lui dévoila la solution :

- Père ! L'arbre représente l'année, les branches les douze mois, les feuilles les trente jours. Quant aux graines, elles sont les cinq prières quotidiennes qu'effectue le musulman.

- Mais comment être nu et habillé à la fois ? Comment me déplacer à pied tout en étant transporté ?

- C'est simple. Demain, très tôt tu t'habilleras du seul vêtement que je vais te confectionner à partir d'un filet de pêcheur. Tu seras donc à la fois habillé et nu. Ensuite, tu n'auras qu'à monter sur notre jeune baudet. Comme tu as de longues jambes, elles toucheront le sol. Tu seras donc à pieds et à dos d'âne.

À l'aube, le paysan triompha et le sultan qui apprécia son intelligence, en fit son vizir. Ainsi, le nouveau vizir gouverna grâce à l'aide discrète de sa fille. Mais, avec le temps, le sultan qui était un homme d'esprit eut un doute à son sujet. Un jour, il l'interrogea :

- Voilà un moment que je t'observe. Tes solutions, bien

qu'efficaces ne me semblent pas être le fruit d'une intelligence masculine. Éclaire-moi par la vérité et tu seras pardonné. Si je découvre que tu m'as menti, je te ferai couper la tête.

Le vizir, confus, avoua :

- Sire ! Je vous demande pardon. C'est ma fille unique qui me conseille.

Le monarque, qui n'avait pas trouvé la femme de ses rêves, lui pardonna et lui demanda la main de sa fille. Cette dernière accepta. Mais le sultan exigea d'elle de ne jamais intervenir dans les affaires du royaume sans y être invitée. Elle en fit serment. Le temps s'écoula dans l'harmonie et le respect des convenances, jusqu'au jour où un verdict injuste rendu par le sultan suscita le courroux de la jeune femme. Un pauvre paysan se trouva dépossédé de son ânon par un riche marchand qui prétendait que cet ânon était né de sa mule. Or, le sultan avait donné raison au marchand bien que chacun sût que les mules sont stériles.

Le paysan débouté, l'air attristé, quittait le palais, quand la sultane l'interpella, de sa fenêtre :

- Hé ! Homme de bien ! Approche, je vais t'aider à récupérer ton animal.

Intrigué, le paysan écouta attentivement le conseil qu'elle lui souffla, et le sourire aux lèvres, il s'en retourna dans la salle d'audience et demanda la parole :

- Sire, j'ai oublié de vous signaler un autre étrange phénomène dont j'ai été témoin.

- Lequel ? Parle vite !

- Un banc de poisson passait dans le champ du marchand !

- Des poissons qui passent ? Tu te moques de moi ?

- Ô grand sultan ! Pourquoi ne pas admettre que tout peut arriver à l'époque où les mules mettent bas ?

Le sultan admit son erreur et fit restituer son bien au paysan. Non sans exiger de lui une explication :

- Dis-moi ! Pourquoi t'es-tu ravisé ? De qui tiens-tu ces répliques astucieuses ?

- D'une aimable femme du palais à sa fenêtre, Sire.

Le sultan, furieux, se précipita auprès de son épouse :

- Tu as rompu le pacte. Tu es intervenue dans les affaires du royaume sans que je te le demande. Emporte tout ce à quoi tu tiens et quitte ce palais dès demain matin.

La jeune femme accepta sans broncher la décision souveraine. Pour leur dernier dîner, discrètement, elle versa une poudre soporifique dans le café du sultan. Dès qu'il sombra dans un sommeil profond, elle l'enferma dans un coffre et l'emporta avec elle. Le lendemain, lorsque le sultan ouvrit les yeux, il fulmina :

- Que fais-tu encore à mes côtés ? Ne t'ai-je pas ordonné de t'en aller ? Mais, où suis-je ?

Elle répondit d'une voix tendre :

- Monseigneur ! Je suis partie. Et tu as bien précisé que je pouvais emporter avec moi tout ce à quoi je tenais, n'est-ce pas ? Et comme tu es mon bien le plus précieux, c'est toi que j'ai emporté !

Le sultan, désarmé, ne put retenir un sourire affectueux. Il dit alors avec douceur :

- Mon épouse ! Je dois admettre que tu es vraiment subtile et sage. Je te décharge désormais de ton serment car tes conseils me sont les plus précieux. Retournons chez nous à présent !

Mon histoire a suivi le cours de la rivière et moi je suis restée avec les seigneurs !



L'enfant serpent

Il était une fois, une femme qui se désolait de n'avoir pas d'enfant. Un jour, alors qu'elle cuisinait, elle aperçut un tout petit serpent au fond de la cheminée. Elle le trouva si mignon qu'elle dit tout haut :

- Ô mon Dieu ! Si seulement j'avais un enfant même si c'était un serpent.

Chose incroyable, son vœu fut exaucé et neuf mois après, elle mit au monde un petit serpent. Malgré le désagrément éprouvé par cette naissance, les parents le nommèrent Samy et lui donnèrent toute leur affection. Toutefois, ils s'accordèrent de le garder caché dans la maison. Mais Samy, bien qu'obéissant, se montra vite exigeant. Un jour, après avoir regardé par la fenêtre, il interpella sa mère :

- Maman ! Habille-moi, je veux sortir jouer avec les autres enfants !

- Tu ne peux pas, tu es un serpent ! répondit tristement la mère.

- Puisque c'est ainsi, je rampe jusqu'à mon lit, je ne me lève plus et je ne mange plus !

Sa mère, très inquiète, finit par céder et Samy se fit beaucoup d'amis. Quelques temps après, à l'approche de l'été, pour la célébration de la circoncision, toutes les mamans tissèrent à leurs garçons des burnous blancs et des chéchias rouges. Samy s'enthousiasma :

- Moi aussi je veux être circoncis !

Sa mère tenta encore une fois de le raisonner :

- Tu ne peux pas, tu es un serpent !

- Alors je rampe jusqu'à mon lit, je ne me lève plus et je ne mange plus !

Contrainte et forcée, elle lui organisa une fête et lui tissa un burnous et une chéchia. Le temps passa et un matin, Samy vit ses camarades, ardoise à la main, se diriger vers l'école. Il courut trouver sa mère :

- Je veux étudier comme mes amis !
- Tu ne peux pas, tu es un serpent !
- Alors je rampe jusqu'à mon lit, je ne me lève plus et je ne mange plus !

Ses parents se concertèrent et son père le conduisit chez le maître d'école qui fort heureusement accepta de l'inscrire. Et Samy devint un très bon élève ! Longtemps après, alors que tous les enfants avaient grandi, une grande course de chevaux s'organisa. Chaque jeune homme devait y participer. Les jeunes filles, joliment parées, attendaient sur la ligne d'arrivée. Le champion serait choisi comme époux par la plus belle de toutes. Samy se préparait d'être de la partie quand sa mère lui dit :

- Tu ne peux pas, tu es un serpent !
- Alors je rampe jusqu'à mon lit, je ne me lève plus et je ne mange plus !

Finalement, son père lui harnacha un magnifique cheval. Et Samy provoqua la surprise en arrivant le premier.

- Hourra ! Samy est notre champion ! cria la foule.

Hélas, aucune des filles ne voulut de lui comme mari. Inconsolable, Samy rampa et se glissa sous les couvertures. Il menaça de ne plus s'alimenter jusqu'au jour où on lui trouverait une fiancée. Sa mère, contrainte et forcée, munie d'un panier garni de cadeaux, se mit à la recherche d'une jeune fille à marier. Elle en trouva une et le mariage s'organisa. Le soir des noces, on introduisit la mariée vêtue de sa robe blanche dans la chambre nuptiale et on l'installa sur le lit. Samy, qui était caché sur la poutre du

plafond, se laissa tomber dans son giron. La pauvre fille s'enfuit en hurlant :

- Au secours ! Un serpent.

Samy retourna se coucher et refusa de manger. Sa mère, désespérée, reprit son panier et demanda la main d'une autre jeune fille. Le soir du mariage, Samy se laissa de nouveau tomber dans le giron de la mariée. Celle-ci, contrairement à la précédente, le prit dans ses mains et dit avec tendresse :

- Si c'est cela le mari que le ciel m'envoie, il est le bienvenu.

Dès qu'elle prononça ces mots, un miracle se produisit ! Le serpent se mua en magnifique jeune homme. Il se vêtit d'un burnous blanc, se coiffa d'une chéchia rouge et se présenta devant les invités au bras de sa femme. Tout le monde était ravi et la fête dura plusieurs jours et plusieurs nuits !

Vous pouvez me croire car j'y étais !

Mon histoire a disparu et moi je suis revenue !



L'homme qui épousa une ogresse

Jadis, malgré la mise en garde des siens, un homme épousa une très belle femme rencontrée dans la forêt. Il ne pouvait se douter que c'était une ogresse. Le jour, elle pétrissait le pain, roulait le couscous et vaquait aux occupations ménagères telle les autres femmes. Mais la nuit, elle se faufilait dans l'enclos où les bergers enfermaient leurs troupeaux et dévorait une brebis. Les hommes de la tribu, très inquiets, se réunirent pour trouver une solution à ces disparitions. Le père du mari de l'ogresse se proposa :

- Pour bien surveiller le troupeau, cette nuit, je m'envelopperai dans ma djellaba noire et me dissimulerai au milieu des brebis.

L'ogresse, qui ignorait que son beau-père était dans l'enclos, se glissa comme à son habitude pour se rassasier de la brebis la plus grasse. Dans l'obscurité, elle saisit le vieux qui cria :

- Lâche-moi immonde créature ! Lâche-moi !

Elle retira sa main en bafouillant :

- Mais ce n'est que moi, ta belle-fille ! J'ai entendu un agneau bêler et je suis venue voir s'il y avait un voleur.

Le vieux fit mine de la croire tant il avait peur et dès le lever du jour, il alerta son fils :

- Malheur ! Ta femme est une ogresse ! Sauvons-nous pendant qu'il est encore temps. Quand elle aura décimé nos troupeaux, elle s'attaquera à nous.

Le fils protesta :

- C'est impossible ! Elle m'a donnée une fille, elle ne peut être une ogresse.

Comme l'homme ne voulait rien entendre, les siens le quittèrent.

Ils déménagèrent en lui laissant sa part des bêtes : moutons, vaches, chevaux. Il resta seul avec sa femme et sa toute petite fille. Hélas, au fil des jours, son cheptel se rétrécissait. Aveuglé par l'amour qu'il portait à sa femme, il trouvait toujours une excuse à ces disparitions. Il se disait que les bêtes s'échappaient de l'enclos ou que le chacal les dévorait.

Un jour, il revint plus tôt des champs et, horreur, il découvrit sa femme, la tête plongée dans les entrailles d'une pouliche. Avant qu'elle ne l'aperçoive, il déposa sa fille sur ses épaules et s'enfuit à toutes jambes.

Soudain, alors qu'il reprenait son souffle, sa fillette l'attrapa par les oreilles et lui dit :

- Hum ! Oh papa ! J'ai faim et je grignoterais bien tes belles oreilles !

- Quoi ? Ma propre enfant serait une ogresse ?

Sans hésiter, il la précipita dans la rivière profonde et continua sa course. Mais l'ogresse était déjà à ses trousses. Il faillit être rattrapé ne fut-ce l'opportune présence d'un grand peuplier. Il grimpa jusqu'au sommet. L'ogresse se posta au pied de l'arbre et se mit à le menacer :

- Jamais tu ne m'échapperas car soufflera le vent d'hiver, tu tomberas et je te dévorerai ! Soufflera le vent du printemps, tu tomberas et je te dévorerai ! soufflera le vent d'été, tu tomberas et je te dévorerai ! soufflera le vent d'automne, tu tomberas et je te dévorerai !

Depuis, chaque jour, sauf quand elle chassait pour se nourrir, elle s'acharnait sur le tronc de l'arbre qu'elle rongeaient de ses dents pointues pour le couper. Terrifié, l'homme implorait :

- Ô arbre de mon père et de ma mère, grossit, grossit !

Et juste au moment de se rompre, le tronc reprenait sa forme initiale.

Le temps passa ainsi et l'homme scrutait l'horizon dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un qui pût le secourir. Un jour, il vit un vol d'oiseaux et cria dans sa direction :

- Ô vous, qui volez si haut, allez dire à ma mère et à mon père que je suis en grand danger !

Les oiseaux migrants portèrent le message. Des cavaliers de sa tribu, armés, volèrent à son secours. Ils découvrirent le peuplier. Heureusement, l'ogresse était à la chasse. L'homme quitta vite son arbre après avoir accroché son burnous à une branche pour laisser croire qu'il était toujours là. Il enfourcha un cheval et fila avec ses sauveurs.

À son retour, l'ogresse, rassurée par le burnous qui flottait sur la cime de l'arbre, continua ses menaces tout en rongant le tronc de l'arbre. Ainsi, les saisons se succédèrent et vint l'automne venteux. Un matin, une tornade se leva et le burnous voleta dans l'air avant de tomber sur un rocher à proximité de l'arbre.

- Ah ! Je t'avais dit que tu tomberais ! hurla l'ogresse en furie. Elle se jeta sur le burnous et le mordit avec une telle violence que toutes ses dents se brisèrent sur le rocher. On dit qu'elle en est morte ! Quant à l'homme, il vécut en paix avec les siens !

Mon histoire a pris la route du feu ! Et moi, j'ai mangé du R'fiss délicieux !



La gazelle d'or

Il était un prince, voyageur intrépide, qui parvint un jour au pied d'une citadelle, entourée de remparts. En levant la tête au ciel, il s'aperçut que chaque créneau était coiffé d'un crâne humain. Il en compta quatre vingt dix neuf. Emporté par sa curiosité, il franchit le lourd portail qui en permettait l'accès. Une atmosphère austère y régnait. Sur son chemin vint à passer un petit homme à l'allure pressée. Il s'en approcha pour l'interroger mais l'homme l'interrompit :

- Quitte cette ville, étranger !
- Mais pourquoi donc ?
- Elle cause la perte de tous les jeunes hommes qui s'y aventurent.
- Et ces crânes humains, qu'est-ce que cela veut dire ?
- Le sultan fait couper la tête des prétendants de sa fille auxquels il soumet une énigme que personne n'a réussi à résoudre.
- Ciel ! Mais quelle est donc cette énigme ?
- La princesse, d'une beauté sans pareille, a une mystérieuse marque de naissance sur le corps. Quiconque voudrait l'épouser doit deviner de quoi il s'agit, à ses risques et périls.

Le prince, qui aimait les défis, se laissa tenter. Mais avant de se porter candidat, il s'installa discrètement dans la ville. Il avait déjà sa petite idée derrière la tête et se mit à la recherche d'un bijoutier de renom. L'ayant trouvé, il demanda à entrer en apprentissage. Le maître accepta. Mais au bout de quelques jours, il s'aperçut que son apprenti, bien que fidèle au poste chaque matin, n'était pas attentif au métier. Il s'en inquiéta :

- Jeune homme, je vois bien que ce n'est pas le métier que tu

cherches à acquérir. Pour quelle raison es-tu là ?

Sans détours, le prince sortit une bourse d'or et la posa sur l'établi :

- Je suis le fils d'un grand roi et je ferai ta fortune si tu m'aides à m'introduire secrètement dans la chambre de la princesse.

- Mais tu es fou ?

- Non ! C'est le seul moyen de découvrir la marque qu'elle porte sur le corps afin de l'épouser et d'arrêter le massacre.

Le bijoutier ne se fit pas prier plus longtemps et se mit à l'ouvrage. Il fabriqua une magnifique gazelle d'or de grande taille dont l'abdomen creux était doté d'une porte secrète. Cette prodigieuse et inestimable œuvre d'art ne pouvait être acquise que par le roi qui en fit cadeau à sa fille. Avant de la livrer, ainsi qu'il en avait été convenu, le bijoutier y enferma le prince. La gazelle, fut déposée dans la chambre de la princesse qui voulait l'admirer tout à son aise.

Voilà comment, dès la première nuit, le prince activa l'astucieux mécanisme et sortit du ventre de la gazelle. Alors que la princesse dormait profondément, à pas de velours, il saisit la chandelle qui se trouvait sur le chevet, l'éteignit, et la déposa sur un guéridon au pied du lit. Dès le réveil, la princesse remarqua que la chandelle avait été déplacée. Et plus surprenant, elle ne s'était pas consumée. Intriguée, elle mena une discrète enquête auprès de ses servantes mais sans résultat. La nuit suivante, elle se cacha derrière les rideaux de sa fenêtre pour confondre un éventuel intrus mais elle céda rapidement au sommeil. Le prince en profita pour répéter son manège de la veille. La princesse sentit sourdre en elle une angoisse infinie. Elle tenta de veiller sans y parvenir. Après la troisième nuit, convaincue qu'il s'agissait d'une manifestation de l'invisible, elle implora :

- Ô toi qui perturbes mon sommeil, qui que tu sois, Djinn ou humain, montre-toi !

- Fais-moi serment sacré de ne révéler ma présence à personne et je te dirai toute la vérité, répondit une voix étouffée.

La princesse sursauta, se reprit, et fit serment. Alors, le ventre de la gazelle s'ouvrit et le prince apparut, majestueux. Il se présenta selon les coutumes de son rang :

- Ô merveilleuse princesse, ne crains rien, je suis fils de roi et je ne te veux aucun mal. J'ai risqué ma vie pour venir jusqu'ici. Fais-moi la faveur de me révéler le secret de ta marque de naissance et j'irai demander ta main.

La surprise passée, le visage de la jeune fille s'illumina et elle s'exclama :

- Ô noble étranger, ton courage m'honore et une parole donnée relève du sacré.

Et, joignant le geste à la parole, elle découvrit son épaule. Il ne restait plus au prince qu'à quitter le palais comme il y était entré. Il eut l'idée ingénieuse de briser une patte de la gazelle avant de s'y cacher. La princesse, devenue sa complice, exigea qu'on la portât chez le bijoutier pour la réparer.

Le lendemain, richement vêtu et portant les armures et les écussons de son royaume, le prince se présenta au sultan et lui demanda la main de sa fille. Le monarque le mit en garde :

- Ignorez-vous les conditions, mon ami ? Si vous échouez, à tout jamais votre crâne sera le centième à orner mes remparts.

Le prince, impassible, répondit :

- Sire ! J'ai la solution à votre énigme. Sur l'épaule droite de la princesse, poussent un long cheveu noir, un long cheveu d'or et un long cheveu d'argent.

Le sultan n'eut d'autre choix que d'accorder la main de sa fille à ce prétendant si avisé. Une grande cérémonie fut organisée. On y célébra à la fois le mariage et la fin de cette cruelle épreuve. En guise de dot, la princesse n'emporta que la gazelle d'or.

Mon histoire a suivi le cours de la rivière et moi je suis restée avec les seigneurs !



Le lion et le renard cordonnier

Il était une fois un vieux lion qui ne pouvait plus chasser car ses pattes ankylosées refusaient de le porter. Compère renard se mit en tête de se moquer de lui :

- Ô Monseigneur ! Tu devrais courir un peu pour te dégourdir les jambes.

- Insolent ! Il fut un temps où tu n'osais même pas rôder à distance de mes terres et te voilà maintenant me narguant parce que je suis vieux et que mes jambes me lâchent.

- Monseigneur ! Quelle méprise ! Je suis ton humble serviteur et je ne cherche qu'à t'aider.

- En quoi un misérable comme toi pourrait m'aider ?

Le renard, se maintenant à bonne distance, poursuivit :

- En te soulageant de tes douleurs. Le métier de cordonnier n'a pas de secret pour moi. Nous sommes cordonniers de père en fils ! Je vais te fabriquer des bottines en cuir afin que tu puisses marcher sans avoir mal aux pieds, et même chasser comme au temps de ta jeunesse !

À ces mots, le fauve redressa la tête et un frisson parcourut sa crinière.

- Voyons cela ! Allez au travail ! Et gare à toi si tu me racontes des histoires.

Sans plus tarder le renard se dirigea vers un monceau de terre où on venait d'enfouir le cadavre d'une vachette. Il y découpa quatre larges morceaux de peau encore fraîche et rejoignit le roi des animaux sans crainte, sûr de son affaire.

- Ô mon roi ! Tends tes pieds.

Le lion s'exécuta de bonne grâce à l'idée de retrouver une nouvelle jeunesse. Le renard s'appliqua délicatement et lui

couvrit chaque patte d'un morceau de peau qu'il attacha d'un lacet en tige de palmiers nains. Sous l'effet de l'humidité, le lion éprouva une agréable sensation.

Le renard insista :

- Maintenant il ne te reste plus qu'à mettre tes pattes à sécher au soleil et tu pourras filer.

Le lion, confiant, suivit les consignes à la lettre, et patienta sous le soleil brûlant. Hélas, le cuir se rétrécit, se rétrécit... et durcit comme du bois mort ! La douleur arracha au lion de terribles rugissements. Aucun animal n'osa s'en approcher. Le renard, lui, fier de son exploit, parcourait le pays pour annoncer la nouvelle :

- Je suis le vengeur ! Le lion est sous la torture.

Seule la hase, madame lièvre, eut pitié et dit au lion :

- Monseigneur ! Promets-moi de ne pas me dévorer et j'atténuerai tes souffrances.

- Parole de roi. Tu auras même une récompense !

La hase s'activa du mieux qu'elle put en courant du point d'eau au roi des animaux. Elle remplissait son gosier et le déversait sur le cuir qui se dilatait. Elle libéra enfin les pattes du lion qui retrouvèrent quelque liberté de mouvement. L'animal, ingrat, loin de remercier madame lièvre qui s'était donnée tant de mal, leva sa lourde patte et la laissa retomber sur elle. Elle se débattit :

- Tu cherches à dévorer celle qui t'a sauvé ?

- Oui, c'est la providence qui t'envoie.

Et gloup ! Il l'engloutit si vite, qu'elle glissa rapidement et se retrouva expulsée par derrière. Ouf ! Elle se sauva sans demander sans reste, tout en répétant : « Bonnes gens ! Craignez le mal qui vient de celui à qui vous avez fait du bien ! Bonnes gens... »



Le roi tisserand

Dans les temps anciens, il y avait un puissant sultan du nom de Haroun El-Rachid. Il était le calife de Baghdâd. Ce monarque avait une femme de grande intelligence et de bon conseil. Un jour, elle insista auprès de lui : « Monseigneur, le pouvoir est capricieux et la vie pleine de surprises ! Apprends un métier manuel. Les mains, on les emporte toujours avec soi. Un jour ou l'autre l'apprentissage d'un métier révélera son utilité ! ».

Le Calife accepta et choisit l'art du tissage et de la broderie. Il fit venir un grand maître tisserand-brodeur et commença son apprentissage. Plus que le tissage des tapis, il affectionnait la broderie au fil d'or. Par amour du cheval, il inclinait au travail minutieux sur le cuir destiné aux selleries. Mais son érudition le poussait à la calligraphie pour orner les couvertures des manuscrits. Durant sept longues années, il partagea son temps entre ses responsabilités et sa nouvelle passion pour la broderie fine.

Mais Haroun El-Rachid était réputé pour son sens aigu de la justice et du bien public. Accompagné de son vizir, il avait l'habitude de se déguiser en simple marchand et de se glisser au milieu de la foule pour s'enquérir de la vie de ses sujets. Un soir, pour une raison inconnue, il s'en fut seul à travers de sombres ruelles. Il marchait quand, soudain, il tomba au fond d'un trou. C'était un piège préparé par des bandits détrousseurs qui devinrent furieux de le trouver sans bourse et les poches vides. Il n'eut la vie sauve qu'en leur faisant une juteuse promesse: « Je suis tisserand et jamais vous ne trouverez une personne qui sache tisser et broder mieux que moi ».

C'est ainsi qu'il se retrouva esclave parmi les esclaves. De l'aube

au crépuscule, il tissait des tapis et exécutait de magnifiques broderies que le maître revendait à prix d'or.

Tandis que sa police le recherchait inlassablement dans tout le royaume, le roi mûrissait un projet pour recouvrer sa liberté. Il attendait patiemment le moment propice car l'infinie cupidité de son geôlier était un atout. Un jour, alors que ce dernier lui exprimait sa satisfaction en soupesant les pièces d'or dans ses mains, le calife lui proposa : « Apporte-moi une étoffe en velours noir et du fil d'or de belle facture ! Je te façonnerai une somptueuse broderie, jamais vue de mémoire de commerçant. L'épouse du Calife t'en donnera une fortune ». Aussitôt, on fit remettre à l'esclave le tissu et une bobine de fil d'or. Il ne fallait pas perdre un instant. Le roi tisserand, maître de son art, tissa à l'aiguille une broderie en relief représentant un oiseau posé sur un délicat épi de blé. Un véritable chef d'œuvre !

Le maître des esclaves se précipita au palais avec sa précieuse étoffe sous le bras. Il demanda audience et fut reçu. Il déroula la magnifique pièce devant la sultane qui poussa un murmure de ravissement : « Ho ! Cela ferait un somptueux vêtement de cérémonie ! ».

Mais à l'observation, un détail attira son attention. En effet, l'épi de blé sur lequel l'oiseau était posé demeurait bien droit. Or le poids de l'oiseau aurait dû le faire pencher. Intriguée, elle regarda de plus près. Elle sentit soudain son cœur bondir dans sa poitrine. Elle venait de reconnaître la dextérité de l'aiguille de son mari. Ne laissant rien paraître de son émotion, elle poursuivit attentivement l'observation des motifs. Méthodiquement. Jusqu'à y déceler le message secret calligraphié qu'elle avait pressenti. Le roi indiquait l'endroit précis où il était détenu. Sur le champ, elle fit arrêter le maître des esclaves et fit libérer le sultan.

C'est depuis cette époque que l'on dit : « L'apprentissage d'un métier révèle toujours un jour ou l'autre son utilité ! »



Peau de vachette

Il était une fois, un sultan qui avait deux femmes qui ne lui donnèrent pas d'enfant. Sur les conseils de son astrologue, il se remaria une troisième fois. Cette troisième épouse avait vu en songe qu'elle tenait dans ses bras une lune traversée par

un rayon de lumière. Comme elle était enceinte, elle en fit la confiance à ses concubines :

- Selon ce bon présage, je mettrai au monde un garçon avec, sur le front, une mèche de cheveux en or.

Cette prémonition suscita la jalousie des deux femmes. Elles complotèrent et le jour de l'accouchement, elles en appelèrent à la maudite vieille Settoute en lieu et place d'une sage femme. Comme il était prédit, la mère mit au monde un beau petit garçon avec sur le front une mèche d'or. Settoute le remplaça par un chiot et l'emporta sous son voile.

Le sultan s'impatientait de voir le bébé à la mèche d'or quand ses deux premières épouses lui tendirent le chiot en lui annonçant d'un air catastrophé :

- Tu as épousé un monstre, voilà le fruit de ses entrailles.
- Quoi ? Une femme qui accouche d'un animal mérite de vivre avec les animaux. Habillez-la d'une peau de vache et attachez-la avec les bêtes, hurla le sultan.

La pauvre mère en couche n'avait pas eu le temps de voir son enfant. Accusée de monstre, elle se retrouva parmi les bêtes. Pour se débarrasser du bébé, Settoute le déposa dans une corbeille et le livra à la mer. Fort heureusement, les flots ne tardèrent pas à le rejeter sur une plage isolée à l'endroit exact où un pêcheur, très pauvre, préparait ses filets. La corbeille qui scintillait au soleil attira son attention. Il s'en approcha et découvrit le nourrisson avec de l'or sur l'oreiller. Comme il n'avait pas d'enfant, au comble du bonheur, il courut le porter à sa femme :

- Notre maison se remplit ! Le ciel nous a envoyé un fils ! Un fils avec de l'or sur la tête. Nous voilà comblés.

Le pêcheur et sa femme devinrent riches. Il leur suffisait de

vendre au souk l'or recueilli chaque matin sur l'oreiller du petit garçon. Le temps passa dans le bonheur et la paix et l'enfant grandit en âge, en intelligence et en beauté. Un jour, l'un de ses camarades après une bousculade, lui lança avec mépris :

- Pour qui te prends-tu ? Tu n'es que le fils de la vague.

Ces paroles plongèrent le jeune homme dans une profonde mélancolie. Il se plaignit à ses parents. Le pêcheur et sa femme lui dirent toute la vérité :

- Dieu nous est témoin, nous t'aimons comme notre enfant, mais il est temps que tu recherches ta vraie famille. Va !

Notre bénédiction t'accompagne. Retrouve tes origines.

- Je reviendrai si le ciel me prête vie ! promit le jeune homme.

Il enfourcha son cheval et prit la route. Il voyagea longtemps, longtemps. Il traversa des villes prospères, des contrées arides, des pays inconnus. Enfin, au bout de maintes péripéties, le hasard le conduisit dans le sultanat de son père. Lorsqu'il entendit l'histoire de Peau de Vachette, cette femme de sultan qui accoucha d'un chiot au lieu d'un fils à la mèche d'or, il reconnut sa mère ! Il était donc prince ! Et comme il était riche et de noble allure, il réussit à se faire inviter par le sultan. Il se présenta au palais avec une malle. Cette malle contenait de somptueux vêtements, des baumes, des savons et des parfums. Après dîner, il provoqua la surprise du sultan lorsqu'il lui formula cette demande :

- Sire, permettez à cette créature surnommée Peau de vachette de venir dormir dans ces appartements que vous mettez à ma disposition.

- Vous n'y pensez pas mon ami ! Ce n'est pas un être humain ! objecta le sultan.

- Sire, je vous le demande comme une faveur au nom de l'hospitalité que vous m'accordez.

- Soit ! Comme vous voudrez ! Mais demain, après votre départ, elle retournera avec les bêtes.

Le prince ne dit plus rien et reçut Peau de vachette qui s'endormit, pour la première fois, depuis longtemps, à l'abri. Dans la nuit, il la réveilla discrètement, ouvrit sa malle et l'invita à se servir :

- Voilà de quoi te laver, te coiffer, te parfumer et t'habiller. L'heure de la vérité a sonné.

La pauvre femme obéit sans comprendre ce qui lui arrivait. Un moment après, elle apparut vêtue de magnifiques kaftans. Elle scintillait. Ce fut alors que le jeune homme ôta son turban et lui annonça d'une voix émue :

- Regarde mon front ! Je suis ton fils et tu es ma mère !
Jamais tu n'as accouché d'un chiot.

Elle se jeta dans ses bras. Les cris de joie alertèrent le sultan qui accourut. Il fut stupéfait de voir avec son invité une belle, plus belle que le soleil. Il se crut victime de quelque Djinn venu troubler son esprit quand son hôte lui révéla la vérité en ôtant son turban pour la deuxième fois :

- Monseigneur ! Je suis votre fils et cette femme est ma mère. Regardez mes cheveux.

Ainsi, rien n'empêcha la vérité de se révéler au grand jour. Les deux concubines furent chassées, exilées à tout jamais. Puis le sultan, après les pardons, organisa un nouveau mariage avec celle qu'il avait si injustement punie. Le prince n'oublia pas ses parents adoptifs qu'il fit venir auprès de lui. Et tous vécurent heureux, ensemble, et longtemps.

Pour moi qui ai raconté, une chamelle et un bâton ! Pour vous qui avez écouté une vachette et un bâton !



Vréroche

Amachahou ! Par tous les temps, sur un mont escarpé de la Grande Kabylie, le petit Vréroche faisait paitre son troupeau de chèvres. Un jour, le loup lui dévora sa biquette préférée. Vréroche en fut meurtri. Il rentra des pâturages les yeux inondés de larmes. Sa mère le consola et lui servit un couscous. Vréroche refusa d'y goûter. Elle lui prépara une bonne galette pour lui ouvrir l'appétit. Il la repoussa. Inquiète, elle fit des beignets. Vréroche en raffole ! Mais Vréroche, inconsolable, continua obstinément à refuser toute nourriture.

Excédée, sa mère ordonna au bâton :

- Bâton ! Frappe Vréroche qui ne veut pas manger.
- Non ! Non ! Vréroche ne m'a rien fait.

Face à cette désobéissance, la mère se tourna vers le feu :

- Feu ! Brûle le bâton qui refuse de frapper Vréroche qui ne veut pas manger.
- Non ! Non ! Le bâton ne m'a rien fait.

La mère ne baissa pas les bras et s'adressa à l'eau :

- Eau ! Eteins le feu qui refuse de brûler le bâton qui refuse de frapper Vréroche qui ne veut pas manger.
- Non ! Non ! Le feu ne m'a rien fait.

De plus en plus excédée, elle appela le veau :

- Veau ! Bois l'eau qui refuse d'éteindre le feu qui refuse de brûler le bâton qui refuse frapper Vréroche qui ne veut pas manger.
- Non ! Non ! L'eau ne m'a rien fait.

Elle saisit le couteau et lui dit :

- Couteau ! Tranche les oreilles du veau qui refuse de boire

l'eau qui refuse d'éteindre le feu qui refuse de brûler le bâton qui refuse de frapper Vréroche qui ne veut pas manger.

- Non ! Non ! Le veau ne m'a rien fait.

Elle en appela au forgeron :

- Forgeron ! Brise le couteau qui refuse de trancher les oreilles du veau qui refuse de boire l'eau qui refuse d'éteindre le feu qui refuse de brûler le bâton qui refuse de frapper Vréroche, qui ne veut pas manger.

- Non ! Non ! Le couteau ne m'a rien fait.

Elle commanda à la corde :

- Corde ! Ligote le forgeron qui refuse de briser le couteau qui refuse de trancher les oreilles du veau qui refuse de boire l'eau qui refuse d'éteindre le feu qui refuse de brûler le bâton qui refuse de frapper Vréroche qui ne veut pas manger.

- Non ! Non ! Le forgeron ne m'a rien fait.

Elle ordonna à la souris :

- Souris ! Ronge la corde qui refuse de ligoter le forgeron qui refuse de briser le couteau qui refuse de trancher les oreilles du veau qui refuse de boire l'eau qui refuse d'éteindre le feu qui refuse de brûler le bâton qui refuse de frapper Vréroche, qui ne veut pas manger.

- Non ! Non ! La corde ne m'a rien fait.

La mère enjoignit au chat de la voisine de croquer la souris.

- Miaou ! Avec grand plaisir, dit le chat qui s'avança vers la souris.

La souris prit peur et se dirigea vers la corde. La corde, à son tour, se dirigea vers le forgeron. Le forgeron se dirigea vers le couteau. Le couteau se dirigea vers le veau. Le veau se dirigea vers l'eau. L'eau se dirigea vers le feu. Le feu se dirigea vers le bâton et le bâton se souleva pour frapper Vréroche. Enfin,

Vréroche se mit à manger. Il se régala des beignets, de la galette et du couscous. Depuis, il ne bouda plus aucun repas.

Il devint si grand et si fort que jamais plus aucun loup ne lui dévora une chèvre de son troupeau !

Mon histoire est partie dans les broussailles et moi j'ai dégringolé de la montagne !

© CRIPEN, Juillet 2014